

ALIX DE SAINT-ANDRÉ

En avant, route !

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ANGE ET LE RÉSERVOIR DE LIQUIDE À FREINS, 1994 (« Série Noire », n° 2342; « Folio policier », n° 6).

PAPA EST AU PANTHÉON, 2001 (« Folio », n° 3819).

MA NANIE, 2003. Prix Terre de France 2003 (« Folio », n° 4217)

IL N'Y A PAS DE GRANDES PERSONNES, 2007. Prix Hugues Rebell 2007, prix Charles Oulmont 2007 (« Folio », n° 4816)

Chez NiL Éditions

ARCHIVES DES ANGES, 1998 (« Folio », n° 3355)

EN AVANT, ROUTE !

ALIX DE SAINT-ANDRÉ

EN AVANT, ROUTE !

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

À ma chère cousine, Christiane Rancé Mousset,
qui m'a guidée sur le chemin de l'écriture,
et montré la route de Compostelle,
avec toute mon amitié.

A Raquel Fernández Pérez,
peregrina máxima y gran gurú internacional,
en compensación a los daños de 1808,
con un abrazo gigantesco.

COMPOSTELLE I

*La puerta se abre a todos,
enfermos y sanos,
no sólo a católicos,
sino aun a paganos, a judíos, herejes,
ociosos y vanos;
y más brevemente, a buenos y profanos.*

Poema del siglo XIII

La porte est ouverte à tous,
aux malades et aux bien-portants,
pas seulement aux catholiques,
mais aussi aux païens, aux juifs, aux hérétiques,
aux oisifs et aux vains ;
en bref, aux gens de bien comme aux profanes.

Poème anonyme du XIII^e siècle

Bécassine chez les pèlerins

Le 14 juillet 2003, ma cousine Cricri et moi-même étions dans le très typique village de Saint-Jean-Pied-de-Port, au Pays basque, attablées devant une nappe à carreaux rouges et blancs typique, en train d'avalier du fromage et du jambon typiques avec un coup de rouge typique aussi, en fin d'après-midi, sous la menace d'un orage de montagne, bien noir mais presque tiède.

J'étais au pied du mur.

D'un grand mur appelé : Pyrénées.

Cricri connaissait très bien le chemin de Compostelle ; elle avait fait beaucoup de reportages dessus.

Moi, je ne connaissais même pas l'itinéraire. Je fumais trois paquets de cigarettes par jour depuis vingt-cinq ans, et, selon l'expression de Florence, j'entrais dans les restaurants avec ma voiture.

Je n'avais rien préparé. Aucun entraînement. Ni sportif ni géographique. Aucune inquiétude non plus : le chemin était fléché et il y avait plein de monde. Je n'aurais qu'à suivre les autres. À mon rythme. Ce n'était pas bien compliqué. Fatigant, peut-être ; dur, mais pas difficile.

Cricri m'offrit un couteau ; je lui rendis une pièce de monnaie (pour ne pas couper l'amitié), et elle partit.

J'achetai un bâton ferré — appelé un bourdon. Il fallait qu'il soit léger, m'avait-elle dit. Celui-ci était léger, clair, droit, avec une courroie de cuir. En haut, un edelweiss pyrogravé couronné de l'inscription «Pays basque» faisait plus touriste que pèlerin, pas très professionnel.

Mais le vendeur m'assura que ça irait.

PREMIER JOUR

Tout de suite, ça grimpe. Il est plus tôt que tôt, l'air est chaud et humide comme à Bombay pendant la mousson, et ça monte. Sur une route asphaltée, pour voitures automobiles, dure sous les pieds ! Grise et moche. On peut juste espérer que la campagne est belle. Dès qu'on sera dégagés du gros nuage qui nous enveloppe, on verra. Pour le moment, bain de vapeur.

J'ai suivi les autres, comme prévu. Je me suis levée en pleine nuit, pour faire mon sac à tâtons au dortoir. On sonne le réveil à six heures dans les refuges, mais tout le monde se lève avant l'aube. Pourquoi ? Mystère. D'ores et déjà je sais une chose : dans le noir, j'ai perdu mes sandales en caoutchouc, genre surf des mers, pour mettre le soir.

Je sais aussi une autre chose : je ne ferai pas demi-tour pour les récupérer !



Je marche derrière un jeune couple de fiancés catholiques. Des vrais. Au-delà de l'imaginable. Courts sur pattes musclées sous les shorts en coton. Très scouts des

années cinquante. Ils sont venus à pied de Bordeaux. Il doit y avoir une réserve là-bas. Gentils, polis, souriants: je hais les catholiques, surtout le matin. Ils me vouvoient et ne savent pas encore quand ils vont se marier. Pour le moment, la situation leur convient: un long voyage de non-noces dans des lits superposés!

Devant marche un curé rouquin. Je l'ai vu au petit déjeuner. En clergyman avec un col romain, le tout synthétique et bien luisant, armé d'un bourdon d'antiquaire, énorme, sculpté, digne des Compagnons du Tour de France sous le second Empire. Une semaine par an, il quitte sa paroisse de banlieue pour le chemin de Saint-Jacques. Respirer, dit-il. Suer, c'est sûr.

Il a les joues rose bonbon.

Le nuage s'évapore, et des vaches apparaissent. Bien rectangulaires, avec de beaux yeux sombres et mélancoliques sous leurs longs cils. Un peintre m'a expliqué un jour pourquoi les juments avaient l'œil si joyeux, alors que celui des vaches était si triste: pas des choses à raconter à des fiancés catholiques.



Très vite, ça fait mal. Dans les jambes, les épaules et le dos. Ça grimpe et ça fait mal. Je n'y arriverai pas seule. N'ayant aucune forme physique, je dois m'en remettre aux seules forces de l'Esprit. Comme au Moyen Âge. Je pique mon bâton dans le sol à coups d'Ave Maria, comme des mantras. Une pour papa, une pour maman, une cuiller de prières, une dizaine par personne, et en avant! Ça passe ou ça casse. À la grâce de Dieu! Comme on dit. Mais pour de vrai. En trois dimensions.

Mine de rien, ça rythme, ça concentre. Ça aide. Ça marche. J'ai l'impression de traîner toute une tribu derrière moi, des vivants et des morts, leurs visages épinglés sur une longue cape flottant aux bretelles de mon sac à dos. Un monde fou.



On me double gaiement. Cinq jeunes Espagnols, débraillés et bavards. Quatre filles de l'Est, croates, qui foncent, austères. Deux Suissesses allemandes, charmantes, armées de bâtons hauts et branchus comme des arbres. De vrais randonneurs aussi, quasi équipés pour l'Everest.

Et un handicapé. Grand et maigre, il marche par à-coups. Fonce devant lui en biais, ralentit, et s'arrête. Une femme le suit de loin en trottinant avec un sac de ravitaillement; elle le rattrape et semble le relancer comme un yoyo; il repart à toute allure, toujours de travers. Drôle de couple.

Quand j'arrive à sa hauteur, il est presque arrêté, et m'emboîte le pas, machinalement. Je lui dis bonjour; il bredouille des mots tout mâchouillés. La femme nous rejoint. Elle me reproche de lui parler. Je ne devrais pas. Il l'appelle «maman», pourtant ce n'est pas sa mère, c'est une éducatrice.

Il est jeune, mais plus du tout un enfant. Elle dit qu'il aime marcher; il dit qu'il veut manger. Qu'espèrent-ils? Compostelle n'est pas Lourdes. Je ne sais pas lequel est le plus étrange, d'elle ou de lui.



Après les vaches, des chevaux. Très familiers, en liberté sur la route, ils me reniflent de leurs naseaux soyeux. Des gens qui se promènent parce que c'est les grandes vacances, les vraies, après le 14 juillet. Des cyclotouristes, des familles pique-niqueuses. Un autre monde. Sur la même route, nous sommes ailleurs, dans une aventure qui n'est pas la leur, et qu'ils regardent passer sans envie. Moi aussi, j'ai joué au cerf-volant avec le petit Jean-Baptiste sur le plateau du Benou, tout près d'ici, par un de ces beaux dimanches dont on ne voudrait jamais qu'ils virent au lundi. Je pourrais être de leur côté. Je l'ai déjà été.



En haut, je dépasse les autres, arrêtés pour casser la croûte. Ils m'encouragent ; ça m'agace.

À la fontaine de Roland, je m'arrête. Tous m'ont rattrapée : les fiancés, mon zozo et sa fausse mère, les deux Suissesses plus des Anglais qui mangent du pâté de foie. Et je lis, gravé dans la pierre, ceci : « Santiago de Compostela 765 km ». N'importe quoi ! J'hallucine ! Ils ne savaient pas compter autrefois ? Ça fait dans les quatre cents au grand maximum... Je demande aux autres. Ils rigolent ; ils croient que je plaisante... Mais non, à peu de chose près, c'est la bonne distance. Une douche de désespoir me tombe sur la tête. Impossible, je ne m'en sortirai pas, c'est interminable, on n'en voit pas le bout, même en voiture, ce serait trop long. Beaucoup trop long. Je ne savais pas. Je pouvais bien faire ma maligne ! Les petits fiancés sourient, me disent un truc dans le

genre : les plus grands destins ont commencé par un tout petit pas. Suffit de mettre un pied devant l'autre et de recommencer. Ouais...

La fausse mère du zozo essaie de le convaincre de se lever depuis un moment, rien à faire. Je lui dis : « Tu viens ? » Il me suit. Autant s'installer tout de suite dans le miracle permanent, sans ça on n'en sortira pas. La femme me lance un regard noir ; c'est normal : on est toujours mal vus, nous autres prophètes.



Voici l'Espagne, à la bonne heure ! Promesse d'amples horizons, de vin, de soleil. Et cette langue superbe, exigeante, que j'aime entendre et parler, qui décape les oreilles et racle le gosier. La frontière espagnole est la première que j'ai franchie de ma vie, et elle me produit toujours le même effet grisant. Tout va mieux de l'autre côté ; déjà on a quitté la route pour un chemin de terre et une forêt profonde, où résonnent la trahison de Ganelon et le cor de Roland, nous nous rapprochons de Roncevaux, « Roncesvalles » : *; Rrronncesseballiesse ! Génial ! ; Hhrrrh-énial !*

Je crève de faim, en plus d'avoir mal partout. Et j'entends des voix, à m'en retourner plusieurs fois dans les sous-bois. Personne. Derrière moi, seules les branches des arbustes sous le vent. Des voix de femmes, pourtant, j'en jurerais... Il me faut un bon moment pour comprendre : des nymphes ! On dirait vraiment des murmures dans les feuillages... Je suis en train d'écouter le plus vieux poème du monde, enfant de la nature et d'un humain en marche, le ventre creux.



Autre découverte: la montagne n'est pas une pyramide qu'on grimpe d'un côté pour redescendre de l'autre, avec un versant nord et un versant sud; c'est un paysage qui n'arrête pas de monter et de descendre. Toutes les montagnes sont russes. Y compris les Pyrénées espagnoles.



Les derniers kilomètres sont interminables. Les pires. Parce qu'on en voit le bout mais qu'on n'en voit pas la fin. On s'approche, elle s'éloigne. Usant.



À l'arrivée, c'est beau Roncevaux, vieilles pierres médiévales, cloître, collégiale, du roman et du gothique, en veux-tu en voilà, mausolée, refuge d'époque dans un couvent suintant d'histoire, de quoi remplir quinze pages du *Guide bleu*, tout ça agglutiné le long de la grand-route et bien fermé, sauf un *restaurant*. Alléluia! Pas question de virer Gandhi sous prétexte de pèlerinage! Ni saucissonnage de chorizo sur papier gras à la youkaïdi, aïdi, aïda. Un peu de tenue et de civilisation. Le menu du pèlerin est à sept euros, entrée, plat, dessert, pain et vin, tout compris. La nappe est blanche. Il est deux heures. Ah, l'horrible joie de faire bande à part! D'être assise, le dos libre de sac. Je dois dégager une odeur médiévale, en harmonie avec le décor. Je ne visite

pas, j'habite. Le tourisme ne passera pas par moi. Je ne veux pas connaître l'histoire, je veux la vivre, la boire et la manger. Amen !



Au monastère, il faut faire la queue pour avoir un lit et un coup de tampon sur sa *credencial*, la crédentiale, le passeport du pèlerin. Ça bouchonne ! Mais le dortoir vaut le coup d'œil : les hospices de Beaune au début du XXI^e siècle ; une cinquantaine de lits superposés de bois sombre, sur fond de pierres nues. Un côté militaire. Rangé, collectif et austère. Il faut laisser ses chaussures à l'entrée. Au moins soixante paires de godillots sont déjà là !

Après la douche me voilà donc pieds nus (sans mes sandales façon surf restées vingt-huit kilomètres plus tôt) pour aller étendre mon linge lavé au savon de Marseille. Ça pique, les graviers ! Mes pieds sont gonflés comme des gros fruits terminés par cinq petites cerises ; j'ai l'impression que leur peau va éclater.

L'orage menace. Un vent qui tourne, chaud, lourd. Ciel gris.

« *Do you speak English ?*

— *Yesseu ?* »

C'est une jeune fille brune et pâle qui m'a posé la question. Apparemment, il n'y a pas grand monde qui parle anglais, et encore moins portugais — elle est brésilienne : Tatiana. Elle a vingt et un ans, elle est paumée, et il commence à pleuvoir. Au bistrot ! Les Brésiliens aiment les choses douces, je lui offre un anis *del mono*, « du singe », vieil apéritif local, bien sucré, bien épais.

Avec des glaçons. Ça fait du bien. À moi, en tout cas. Fille unique, elle a quitté le Brésil pour le chemin de Saint-Jacques (découvert dans un livre de son compatriote Paulo Coelho) sur un coup de tête, pour emmerder son petit copain et ses parents. Maintenant qu'elle est là, après dix heures d'avion et trois d'autocar, c'est elle qui est bien emmerdée. La seule façon de s'en sortir la tête haute, c'est de continuer à pied jusqu'à Saint-Jacques, lui dis-je, du haut de je ne sais quelle sagesse imbibée d'anis. Aucun mal du pays ne résiste à un bon dîner, on va trouver des pèlerins qui parlent anglais ou portugais. En avant, route ! comme dirait ma cousine Cricri, citant son cher Rimbaud. Qu'elle téléphone à ses parents, ça s'inquiète toujours, les parents. L'argent n'a pas l'air d'être son problème. Je me marre en pensant à certains de mes amis qui m'appellent « la petite sœur des riches ». J'ai encore trouvé une ouaille qui appelle le Brésil pendant un siècle d'une cabine avec une carte de crédit illimitée en nickel massif... Et elle a pris une vraie chambre à l'hôtel, elle ! Je nous achète à chacune une coquille, avec la croix-épée de saint Jacques peinte en rouge au milieu. Elle en a déjà une, évidemment. Les riches ont déjà toujours tout. C'est ce qui rend leur fréquentation si frustrante — et partant très sanctifiante, quoi qu'on prétende.



Des cloches. Huit heures, messe des pèlerins. Avec mes pieds nus et prêts à exploser, je reste au fond de l'église. À un moment, ceux qui vont à Saint-Jacques sont appelés dans le chœur gothique. Je m'approche.

Carlos, l'apostat	201
Rodrigo, le jubilant	213
Paco, le Parigot	225
Juan, le <i>pícaro</i> , et le <i>chico</i> David, Santo le Brésilien et Chris l'Allemand	233
La femme aux sept maris	265
La pluie	277
Une photo floue	281
CAP FINISTERRE	
COUCHER DE SOLEIL	297



En avant, route !

Alix de Saint-André

Cette édition électronique du livre *En avant, route !*
d' *Alix de Saint-André*
a été réalisée le 12/04/2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en avril 2010 par l'imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782070128372)
Code Sodis : N42012 - ISBN : 9782072405396
Numéro d'édition : N43026